

1

Le semeur

Vous savez, j'éprouve beaucoup de sentiments de tristesse depuis le jour où j'ai appris que Tonton nous a quittés. Il a tellement fait pour notre survie et notre intégration. Il nous a tellement aidés à construire notre avenir. Tonton, l'homme de cœur qui combattait l'injustice avec son sourire, avec sa patience...

Lettre d'un réfugié laotien,
23 janvier 1989.

Un vieil homme est assis à son bureau. Il a l'air fatigué mais ses yeux pétillent de malice. Par-dessous ses lunettes marron, il jette un regard amusé au jeune homme debout devant lui.

« Olivier, je sais que c'est votre dernier week-end en France, mais je n'ai personne pour m'emmener faire une conférence à Nogent-le-Rotrou. Vous ne voudriez pas m'accompagner ? Vous savez, il faut charger le matériel, l'installer. Avant, je le faisais sans problème, mais maintenant...

— Pas de problème, je vais m'arranger. »

Le jeune homme installe la remorque derrière la vieille Renault 11, charge le matériel de conférence, les affiches, les diapositives et les voici partis pour Nogent. Sur la route, il pense à sa future mission en Thaïlande. Deux ans de service national dans les camps de réfugiés, au service des plus pauvres, pour tenter de coordonner l'action lancée par ce vieil homme, René Péchard, pour rencontrer toutes ces familles en détresse. Il les connaît déjà un peu.

En janvier, il est parti avec « Tonton¹ » dans les camps de réfugiés. Il ne connaissait pas l'Asie. Ça a été un choc de découvrir à la fois les camps de réfugiés et la folle action d'un homme. De voir Tonton, avec sa chemise à fleurs et son sourire tranquille, négocier un visa avec les autorités thaïlandaises pour rentrer dans le camp de Ban Vinai, où sont installés des milliers de Hmongs ayant fui les communistes laotiens.

Il traverse le camp et va à la rencontre de tous ses amis laotiens. Il ne semble jamais fatigué, passe de camp en camp, de Ban Vinai à Site II, répartissant l'argent des parrainages récolté en France. Quelle simplicité chez cet homme distribuant sourires et affection à ces gens qui ont tout perdu ! Vient ensuite cette rencontre à Ban Napho, avec Bounmy et Bun Keut, un couple de Laotiens. Au vu de leurs sourires, difficile d'imaginer qu'ils ont fui la terreur communiste, qu'ils vivent dans un camp de réfugiés, sans rien. Il a hâte de les revoir, comme le père Ceyrac, d'ailleurs. Un sacré bonhomme !

Lorsqu'ils sont allés le voir avec M. Péchard, celui-ci l'a pris à part et lui a raconté l'arrivée des Khmers dans le camp, le passage de la frontière. Il faut imaginer tout

1. En Asie, ce diminutif affectueux est le surnom que l'on donne à une personne plus âgée et digne de respect. Dès les débuts de son action au Laos, les enfants appelaient ainsi René Péchard. Ce surnom lui est resté.

un peuple qui marche la nuit dans le plus grand silence, un peuple qui bâillonne ses enfants pour qu'ils ne crient pas, afin qu'ils ne soient pas repérés, un peuple qui espère marcher vers la liberté et qui est aujourd'hui enfermé dans un camp.

Le père a désigné les réfugiés : « Regarde, ici, ils ont tout perdu », puis il a chanté : « Ils ont marché au pas des siècles vers un pays de joie. Ils ont marché vers la lumière pour habiter la joie. Ils ont laissé leurs cris de guerre pour des chansons de paix (...) ils sont venus chercher des frères pour habiter l'amour. Écoute, écoute, surtout ne fais pas de bruit. On marche sur la route, on marche dans la nuit. Écoute, écoute, les pas du Seigneur vers toi. Il marche sur la route. Il marche près de toi. » Puis il a ajouté : « C'est eux ! »

Le matériel est installé et la conférence peut commencer. Le vieil homme a totalement oublié sa fatigue, il est tout entier à ses réfugiés. Il raconte les prises de pouvoir des communistes en 1975 au Laos, au Viêt-nam, au Cambodge ; la fuite de ces milliers de gens terrorisés, celle d'enfants séparés de leurs parents, restés dans les camps de rééducation ou tués en route. Il donne les chiffres les plus récents, ceux de cette année 1988. Cent dix mille réfugiés sur le territoire thaïlandais en provenance du Laos, du Viêt-nam et du Cambodge, protégés par le HCR¹. Deux cent soixante-cinq mille Cambodgiens qui n'ont pas le statut de réfugiés mais qui vivent dans des camps en Thaïlande. Il précise : « Il y a encore entre 300 et 400 demandeurs d'asile laotiens qui arrivent en moyenne chaque mois en Thaïlande. »

1. HCR : Haut-Commissariat pour les réfugiés. Agence spécialisée des Nations unies qui fournit aux réfugiés un statut juridique (conformément à la convention de Genève de 1951), une assistance matérielle et une protection, en collaboration avec les ONG.

Il raconte la terreur de ces hommes et de ces femmes qui ont franchi le Mékong, parfois à la nage, de ces enfants vietnamiens qui ont traversé un pays miné, pour échouer dans les camps thaïlandais. Il raconte la folie des Khmers rouges qui au Cambodge ont exterminé « plus d'un million de personnes¹ » et la vie des déplacés : « Cent cinquante mille de ces Cambodgiens ont moins de quinze ans, ce qui pose l'épineuse question de l'infrastructure scolaire. On ne peut qu'admirer l'effort pathétique de ces populations martyres pour sauvegarder leur identité et sauver leur patrimoine, en créant à l'intérieur des camps des écoles et des centres d'apprentissages artistiques. » Il parle de ces jeunes filles violées dans les camps, du manque de nourriture et de la misère qui y règne. Il explique son système de parrainage, l'action de son association, Enfants du Mékong. Il s'agit de donner une petite somme par mois à une famille pour qu'elle paye les soldats thaïlandais, achetant ainsi le droit de ne pas voir ses filles violées, pour vivre décemment, et pour que ses enfants puissent aller normalement à l'école. Il dépeint la dignité de ces familles, malgré l'angoisse de l'attente d'un visa vers un pays d'accueil.

Et puis, au lieu d'insister, il se met à lire des lettres de ses amis réfugiés :

« Cher Tonton, je vous remercie infiniment de votre bonté d'avoir donné le parrainage à ma famille. Je suis très ému de savoir profondément l'humanité dans les cœurs des peuples français et particulièrement de vous, père de charité. Dans les conditions difficiles de ce camp, votre aide apaise beaucoup mes douleurs depuis plus d'un an. Mon parrainage peut donner à ma famille

1. On parle en réalité de 1,7 million de personnes tuées au Cambodge sous le régime de Pol Pot. En 1988, ces chiffres n'étaient pas encore bien connus.

des repas à bon appétit. Et de cela, notre santé ira mieux. Je m'excuse de vous faire perdre votre temps à cause de mon bonheur. Donc, permettez-moi d'arrêter et acceptez mes sentiments très sincères. Que Dieu vous bénisse. »

« Chère Marraine, cher Parrain et toute votre famille, d'abord j'espère bien que vous et tous les personnes de votre famille sont en bonne santé. Je vous remercie beaucoup que vous m'apportez votre soutien moral en plus de l'aide financière que vous me faites parvenir tous les mois. J'ai reçu votre argent. Il pourra nous permettre d'aller à l'école et d'acheter de la nourriture. Nous, nous sommes mal nourris au camp. J'ai beaucoup de douleurs dans ma vie. Ma vie était les monotonies dans ces camps. Je suis heureux d'avoir une marraine et un parrain à qui je puisse confier tous mes soucis. Dans ma détresse, vous êtes mon seul recours. »

Ils sont restés dormir à Nogent. C'était prévu comme ça. Les Deperrois, la famille chez qui avait lieu la conférence, a mis une chambre à leur disposition, une chambre d'enfant avec des posters de Formule 1 aux murs. Le vieil homme se réveille et se redresse sur son lit. Il se trouve mal. Olivier entend du bruit, ouvre les yeux et voit Tonton assis sur son lit. Il ne comprend pas ce qui se passe. Alors le vieil homme, assis sur un lit d'enfant, meurt, son chapelet à la main.

Le jour de son enterrement, le 7 octobre 1988, une foule d'Asiatiques vient lui rendre hommage en l'église de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours à Asnières. Beaucoup n'ont été acceptés en France que grâce à son acharnement. Certains n'ont pu retrouver leur famille qu'avec l'aide d'Enfants du Mékong. Quelques milliers d'enfants ont commencé une nouvelle vie grâce à leur famille d'accueil française. Les témoignages et les lettres affluent au siège d'Enfants du Mékong, à Asnières :

« Nous, familles cambodgiennes de Lorient, nous avons l'honneur de saluer et de manifester tous les bons actes et les activités du Père si aimable dans le monde pour sauver les gens victimes de guerre et de la doctrine rouge en Indochine. »

« Nous remercions vivement Tonton de son geste de générosité. Il est un modèle pour sauver et éclairer la vie des hommes et éviter la famine, le drame des enfants orphelins et des réfugiés vivant dans les camps en Thaïlande. »

Des amis français témoignent :

« Comme vous, ô mes frères indochinois, j'ai l'impression d'avoir perdu aujourd'hui à la fois un ami et un père... Mais nous nous retrouverons un jour, j'en suis sûr, Tonton, là-bas sur les rives du Mékong. Et Kim sera là. Et tous, qui n'auraient pas dû mourir. Pas si jeunes les autres... Pas si tôt... Pas comme ça... »

Une semaine après la mort du fondateur d'Enfants du Mékong, Olivier Dauphin part pour deux ans de service national dans les camps de réfugiés en Thaïlande. Il doit y coordonner tout ce qui est déjà en place et tenter de repérer les initiatives à soutenir dans les camps. Il est secoué, d'autant plus qu'il va devoir annoncer la mort de Tonton aux familles réfugiées. Heureusement, ils le connaissent déjà un peu. Il les a rencontrés en janvier dernier.

Jean-Claude Didelot, l'homme qui l'a aidé à monter les réseaux d'accueil en France, prend la présidence. Yves Meaudre, après avoir longuement hésité, inquiet d'avoir accepté une mission qui laisse son avenir incertain, a fini par céder. Il a été nommé directeur en septembre de cette année 1988, juste un mois avant le décès de René Péchard. Depuis 1986, il était certes secrétaire général. Mais il s'agissait plus d'une « bonne action » que d'une mission. Il venait au centre d'Asnières

une fois par semaine et assistait un peu Tonton. Ils travaillaient dans le même bureau. Il pouvait alors voir cet homme, tout entier tourné vers ses amis réfugiés, recevoir les familles, leur prodiguer conseils et réconfort, trouver une solution pour chacun de leurs problèmes. Il l'admirait, mais de là à basculer à trente-cinq ans dans l'humanitaire, avec une famille nombreuse...

Pour l'heure, Jean-Claude Didelot et Yves Meaudre reprennent la mission de Tonton. Ils assurent la gestion quotidienne du système de parrainage mis en place dans les camps, et surtout, préparent leur voyage. Avec la mort de René Péchard, tout change. Le fondateur, l'Asiatique de cœur, celui qui régulièrement allait visiter ses amis dans les camps, n'est plus. L'action d'Enfants du Mékong peut-elle continuer sans lui ? Il faut qu'ils aillent sur place pour se rendre compte de la situation. Le départ est prévu pour février 1989.

René Péchard, le premier enfant du Mékong

*Alors, vous voulez me faire raconter ma vie !
Ce n'est pas intéressant... Parlez plutôt des
Enfants du Mékong !*

— Comment séparer ce que Dieu a uni ?

*— Vous avez raison... mais moins vous par-
lerez de moi, mieux cela sera. Après tout,
qu'ai-je fait sinon me laisser guider par la Pro-
vidence¹ ?*

René Péchard à J.-Cl. Darrigaud.

René Péchard aurait pu être un de ces héros de l'humanitaire tels qu'on les imagine. Il aurait pu se révolter contre la misère, se faire l'écho des plus pauvres devant les médias, engager volontairement sa vie dans un combat contre l'insoutenable, partir en mission comme on part en campagne. M. Péchard avait bien l'étoffe de ces héros chantés par les journaux et célébrés par les télévisions. Il n'en a rien été, peut-être parce qu'il n'était pas de cette époque dominée par le tout-médiatique, sans doute aussi parce qu'il possédait une qualité rare : l'humilité.

1. Jean-Claude Darrigaud, Jean-Claude Didelot, *Les Enfants du Mékong*, Fayard, 1989, p. 41-42.

Parmi les personnes qui furent ses proches, c'est le mot qui revient le plus, l'humilité. Il ne parlait pas beaucoup, ne se vantait jamais de ses actions. C'était quelqu'un de très simple, avec un tel amour dans son regard malicieux ! Cette humilité, peut-être les peuples d'Asie avec qui il partagea quarante ans de sa vie la lui avaient-ils enseignée ? À moins que ce ne soient ses propres souffrances. « Un homme qui avait énormément souffert personnellement », dira le père Ceyrac qui l'avait rencontré dans les camps de réfugiés. Tonton n'a rien du surhomme qui va sauver des enfants au bout du monde. C'est un être qui a connu de profonds échecs et des souffrances terribles. Et ce sont sans doute ces épreuves qui l'ont amené à la compréhension des échoués asiatiques.

Le premier souvenir gravé en lui est celui de sa mère, une femme veuve et pauvre, qui élèvera ses deux fils avec rigueur et amour. Elle travaillait toute la journée sur sa machine à coudre. Le soir, elle faisait dîner ses enfants avant elle. Plus tard, René comprit qu'elle se passait souvent de souper pour qu'ils ne manquent pas du nécessaire. Il l'admet volontiers : il sera longtemps marqué par son sens de la charité, notamment par cette scène, récurrente dans son enfance, où sa mère accueillait un mendiant au dîner familial. « C'est à ma mère que je dois tout ce que j'ai accompli, le peu que j'ai fait, parce qu'elle m'a vraiment appris à aimer. »

Après de courtes études et alors que sa mère se remarie¹, le jeune homme s'engage dans la marine. Nous sommes en 1929, il a dix-sept ans. Très tôt, il se passionne pour les œuvres de jeunesse. Dans les

1. Le père de René Péchard a été tué aux Épargnes pendant la Première Guerre mondiale.

années 1930 et jusqu'au milieu de la Seconde Guerre mondiale, il est régulièrement responsable de colonies de vacances. Après un passage au séminaire, il se marie, mais sa femme le quitte. En 1943, mal conseillé et partageant la même confiance que nombre de Français dans les orientations du maréchal Pétain, il s'engage dans la Légion des volontaires français.

Il est alors envoyé en Pologne combattre le bolchevisme, mais, prenant bientôt conscience des conséquences de son engagement, obligé de porter un uniforme peu conforme à son goût, il décide de désertter, se réfugiant dans une abbaye en Suisse avant de rentrer clandestinement en France. Le 20 mai 1945, il s'engage sous un nom d'emprunt dans la Légion étrangère pour partir au Viêt-nam. Au même moment, il est condamné à mort par contumace.

On pourra être tenté de juger cet engagement dans la LVF. Mais on aurait tort de naïvement croire, suivant l'opinion communément admise, qu'en 1943 « toute la France était dans la Résistance ». À cette époque, le nombre de résistants ne dépassait pas 3 % de la population. Qui plus est, ce choix malheureux lui aura permis de comprendre beaucoup de choses par la suite.

En 1975, alors qu'il est interdit de séjour au Laos par les communistes qui le traitent de « voleur d'enfants » et qui traînent son association dans la boue, plusieurs des jeunes dont il s'est occupé confirment ces accusations et vont même plus loin dans la calomnie. Profondément blessé, il comprendra néanmoins la peur de ces jeunes et l'obligation où ils se trouvent de le trahir. Parce qu'il sait qu'on peut faire des erreurs de jeunesse et parce qu'il connaît la force de persuasion des communistes, il pardonne.

Plus tard, il retrouvera certains de ces jeunes qui ont embrassé la cause communiste dans les camps de réfugiés. « Les jeunes Indochinois qui avaient ouvert avec ardeur leurs bras aux soldats communistes comme des

libérateurs de leur patrie ont changé lorsqu'il ont été confrontés à la réalité. Ils sont passés de l'autre côté avec les mêmes sentiments de droiture, de loyauté, de désir de sauver leur pays que lorsqu'ils faisaient fête aux troupes marxistes. Qui leur jettera la première pierre¹ ? »

C'est le début d'une longue guerre pour l'indépendance du Viêt-nam. Deux clans se forment : l'un, dirigé par Hô Chi Minh, défend une position nationaliste et communiste. L'autre, un temps conduit par l'empereur Bao Dai qui a le soutien des Français, proclame un État vietnamien démocratique sous la protection de l'Union française². René Péchard participe aux combats jusqu'en 1948. Le 2 septembre, il est libéré de son engagement à la Légion étrangère et rayé des listes de contrôle. La guerre se poursuit sans lui.

Grâce à son colonel, qui le maintient en Indochine pour cas de force majeure, il ne retourne pas encore en France où il est condamné à mort. Avec ses quelques connaissances en art dentaire, il se met à soigner les plus pauvres, sans s'inquiéter de leurs choix politiques. « Il soignait les Viêt-congs comme les Français. Il s'en foutait éperdument. Il ne comprenait pas qu'on ne puisse pas s'occuper des pauvres quels qu'ils soient. C'est un type que j'ai beaucoup admiré », dira encore le père Ceyrac.

Puis, contraint par un nouveau responsable de retourner en France pour y être démobilisé, il se cache

1. *Les Enfants du Mékong*, *op. cit.*, p. 45.

2. Ce que l'on a appelé la « première guerre d'Indochine » ne saurait évidemment être raconté en quelques lignes. Le lecteur curieux ou passionné d'histoire n'hésitera donc pas à étudier la guerre du Viêt-nam à partir d'ouvrages de référence.